

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 60 (1915)
Heft: [1]: La guerre européenne : avant-propos stratégiques

Artikel: La manœuvre morale
Autor: Feyler, F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-339668>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA MANŒUVRE MORALE

Les communiqués officiels.

Quelque puisse et doive être la part de l'imagination dans l'établissement des hypothèses de guerre, des faits sont l'indispensable fondement. Sans eux, l'imagination ne serait que fantaisie. Ils la brident impérieusement. Elle n'a pas le droit de s'exercer hors des limites qu'ils lui tracent.

Mais ces faits eux-mêmes sont soustraits à l'observation directe. Ils ne peuvent être recueillis que sur les témoignages de tiers. Or rien n'est plus instable, plus sujet à l'erreur que les témoignages des hommes, en temps de guerre surtout. Que l'on suppose l'esprit le plus impartial qui soit, l'œil le plus vigilant et la tête la plus froide, c'est-à-dire l'observateur le moins accessible à l'émotion d'un spectacle aussi poignant que celui d'un combat, il restera porté à attribuer une valeur particulière à ce qui se passe sous ses yeux, au préjudice d'événements souvent plus importants mais éloignés. Que de généraux ont dû leur erreur à cette imperfection de la nature humaine ! L'arbre leur a caché la forêt ; l'incident les a détournés de la bataille.

Que voir d'ailleurs du front des combats contempo-

rains qui soit plus qu'un incident ? A la fin de la journée de Waterloo, comme les dernières charges françaises se brisaient sur le plateau de Mont-St-Jean et qu'au fond de la plaine les Prussiens enlevaient Plancenoit, Wellington quitta l'ormeau qui l'avait abrité, avança de quelques pas sur le front et agita son mouchoir. A ce signal, la ligne anglaise s'ébranla tout entière; la vieille garde recula; Napoléon perdait sa dernière bataille. Que les temps sont changés! Quel infiniment petit que le mouchoir de Wellington sur les cinq cents kilomètres des fronts de l'Aisne ou de la Vistule ? et quel serait le témoignage d'un informateur même aussi particulièrement qualifié que le général anglais ?

A défaut de l'observation directe des faits, peut-on s'adresser aux correspondants de journaux accrédités près des états-majors ?

Ils sont peut-être les plus mal renseignés de tous les journalistes. Loin du quartier-général, sous la surveillance policière ou l'observation polie des officiers chargés de les renseigner, ils n'entendent qu'un son de cloche, celui qu'il plaît à l'état-major de leur faire entendre. Après quoi leur « copie » passe sous l'œil scrutateur de la censure.

Il suffit, d'ailleurs, de se reporter aux journaux de n'importe quelle nation belligérante pour constater à simple lecture combien cette source de renseignements offre peu de sécurité. En Allemagne, les correspondants de journaux au quartier-général ont été un des rouages de l'organisation méthodique du service des informations. A diverses reprises, ils ont paru chargés des renseignements dont les agents officiels préféraient ne pas paraître assumer la paternité. En France, les journalistes n'ont généralement pas été admis à proximité du front. Probablement en a-t-il été de même en Russie. Ce qui est certain, c'est que le public français

a été souvent assez mal renseigné des faits et gestes des armées russes, plus mal que le public anglais, ce dont les censures des pays de réception auront été la cause. On a pu le constater, entre autres, au mois de décembre lors des batailles de Lodz. Les procédés différents des censures s'expliquent par la nature plus ou moins impressionnable des peuples auxquels elles mesurent leurs informations.

Car tous ces procédés que le moraliste réproouve, puisqu'ils sont le plus souvent des attentats à la vérité, ont une justification : ils participent à la guerre et la secondent. La presse est une force de combat ; la mobilisation s'en empare comme de toutes les autres. Napoléon disait déjà : « Il ne faut laisser à l'ennemi aucun avantage, même d'opinion. »

La conséquence logique s'impose. Si la presse ne peut dire que ce que les états-majors autorisent, ou désirent laisser croire, mieux vaut se limiter exclusivement à leurs renseignements qui seront encore les plus sûrs. Au moins émanent-ils de personnages chargés d'une responsabilité, celle de leur fonction et celle que leur reconnaîtra l'histoire qui s'emparera de leurs déclarations et les jugera eux par elles.

Ainsi, une seule source de renseignements sûre : les communiqués des quartiers-généraux, avec cette restriction que leur rédaction est au service de la guerre, c'est-à-dire destinée à obtenir ou à maintenir un esprit public favorable aux opérations de l'armée. Ils sont la garde protectrice du facteur moral qui domine tous les autres. Ils constituent la manœuvre morale qui accompagne pas à pas la manœuvre stratégique et vise non seulement l'armée dont elle doit fortifier la conviction de vaincre, non seulement le peuple dont la confiance encourage celle des soldats, mais l'opinion internationale, force de conviction et de confiance elle aussi pour le peuple et l'armée en faveur

desquels elle se manifeste. Bien ou mal conduite, la manœuvre morale aidera ou portera préjudice à la manœuvre militaire.

Dès lors, la première obligation de l'observateur qui entend dégager la signification des faits dont il déduira ses conclusions, sera de suivre de près la manœuvre morale, c'est-à-dire les communiqués officiels. A cet effet, il devra déterminer une méthode qui lui permette de les apprécier sinon avec une certitude complète, — cela est impossible, — au moins en limitant les risques d'erreur.

Cette méthode, il semble qu'on puisse la baser sur les données générales suivantes :

La manœuvre morale de tous les belligérants se proposant le même but, les communiqués trahiront certains traits communs à côté de ceux qu'éclaire le caractère spécial de l'armée et du peuple envisagés. Tous, par conséquent, marqueront une tendance à colorer les succès qui entretiennent l'espérance et la confiance et à atténuer les revers qui provoquent l'inquiétude.

Les différences se manifesteront dans la manière. Celle-ci sera nécessairement sollicitée par la tournure d'esprit des soldats et du peuple auxquels l'informateur s'adresse, et cette tournure d'esprit elle-même subira l'influence, entre autres, de deux facteurs, l'un en quelque sorte occasionnel : la conviction la plus répandue au moment des hostilités ; l'autre, permanent : les qualités de race.

La conviction d'abord. Toute la littérature militaire allemande antérieure à la guerre, et d'une façon générale, toutes les manifestations de la vie allemande depuis 1870, établissent la certitude absolue du peuple allemand que son armée ne peut être vaincue ; par son organisation, par son instruction, par la science de

de ses chefs, elle est supérieure à toute autre ; aucune ne saurait lui être comparée. C'est un dogme.

En France, l'évolution des idées depuis 1870 a conduit l'armée et le peuple de la défiance de soi-même à l'espérance progressive de vaincre. Cette espérance s'est accrue, depuis quelques années, par un examen plus scientifique de la campagne de 1870, qui a établi que malgré toutes les insuffisances et toutes les fautes le succès n'avait tenu par moments qu'à un fil. L'opinion en était là au début de la guerre actuelle.

Ainsi, chez l'Allemand croyance absolue de sa supériorité ; chez le Français espérance affermie de la victoire finale. La conséquence de ces deux convictions est que dans l'esprit du peuple allemand, il n'y a de place pour aucun revers sérieux ; dans l'esprit du peuple français la victoire peut être précédée d'alternatives de succès et d'échecs.

Au moment même de la guerre, l'attitude de la presse dans les deux pays a confirmé ces conceptions et ancré plus profondément les deux convictions dans l'opinion publique.

Quant aux qualités de race, de tous temps ce facteur s'est manifesté par le goût, le sentiment des nuances chez le Français, tandis que l'Allemand, surtout depuis 1870, est plus sensible aux effets éclatants. Où le rose suffit en France, il faut le rouge vif en Allemagne. En outre, l'esprit critique est généralement plus aiguisé chez le peuple français que chez le peuple allemand. Celui-là saisira mieux que celui-ci certaines réserves de style ou se garera plus volontiers de certaines exagérations. Il réclame la mesure dans les procédés ; les gros effets éveilleraient sa méfiance ; il les remarquerait. A cet égard, l'informateur français a moins de latitude que l'informateur allemand ; frapper fort, sans retenue superflue, expose ce dernier à de moindres risques.

Tels sont les états psychologiques et intellectuels sur lesquels on a pu fonder, au début de la guerre, une méthode d'observation et d'interprétation des dépêches officielles, sous réserve de vérification de période en période.

L'attaque de Liège.

Dès le commencement les faits ont paru répondre à la théorie.

La première observation du côté allemand, d'emblée très caractéristique, fut procurée par l'attaque brusquée de Liège. Celle-ci commença le 4 août et n'aboutit pas au premier assaut. Cependant, le vendredi 7, à 7 h. 45 du soir, Berlin fit télégraphier par l'agence officieuse Wolff :

« Les forces qui avaient tenté une première attaque
» contre Liège ayant été renforcées, la forteresse a été
» de nouveau attaquée et elle est tombée vendredi matin
» à huit heures aux mains des troupes allemandes. »

Une seconde dépêche suivit :

« Après avoir reçu en audience le chef de l'état-major
» général, l'empereur a envoyé un adjudant au Lust-
» garten pour annoncer à la population la chute de la
» forteresse de Liège. Le public a accueilli cette nou-
» velle avec des acclamations enthousiastes. »

Cependant, le même jour, presque à la même heure (sept heures soir), Paris télégraphiait :

« Les troupes allemandes sont entrées à Liège, mais
» aucun des forts n'a cédé, et leurs canons continuent
» à commander toutes les routes. Le combat dans les
» rues est d'une violence extrême. »

Le lendemain, de toutes parts, et de Belgique entre autres, des dépêches arrivaient confirmant cette seconde

version. Mais Berlin n'en veut pas démordre. « Les démentis français relatifs à la prise de Liège sont des mensonges », mandait l'agence Wolff le 10 août. Et ce même jour, passant par l'intermédiaire de l'agence Stefani à Rome, une note d'allure officieuse entrait dans le détail :

Berlin, 10 août.

« Après le coup de main du 4 tenté par l'avant-garde, la forteresse de Liège a été prise le 7. Une place forte de premier ordre, avec quatorze forts avancés pourvus de toutes les défenses de la technique moderne, des cuirasses de protection de ciment armé, des canons de gros calibre, défendue par une forte garnison, construite par le général Brialmont, le plus grand ingénieur militaire de notre temps, est dans les mains des Allemands... »

Malgré ces démentis, il semble qu'une certaine nervosité se soit emparée d'une partie de la population en Allemagne, car le 12 une communication officielle fut rédigée par le général von Stein, chef du quartier-général :

« Les renseignements venant de France ont alarmé les populations allemandes en prétendant que 20 000 Allemands sont tombés devant Liège et que la ville n'est pas en notre pouvoir. On espérait donner crédit à cette insinuation par la décoration théâtrale de la légion d'honneur à la ville de Liège. Les populations peuvent être convaincues que nous ne taisons pas les insuccès et que nous n'exagérons pas les succès. Nous disons la vérité. Nous avons la pleine confiance que la population nous croira, plutôt que nos ennemis, qui cherchent à représenter au monde entier la situation comme la meilleure possible. Nous devons cependant être prudents dans la publication de nos rapports jusqu'au moment où nous pourrions révéler nos plans au monde. Aujourd'hui, nous pouvons sans péril faire un récit de la prise de Liège ; chacun pourra se faire juge des nouvelles françaises sur nos prétendus 20 000 morts.

Nous avons employé quatre jours à amener successivement devant Liège de petites forces, parce qu'une entreprise aussi audacieuse ne devait pas être rendue manifeste par une concentration de forces considérables. Si nous avons atteint le but désiré, nous le devons à la bonne préparation et à la valeur de

nos troupes, à la direction énergique et à l'assistance de Dieu.

La marche en avant de l'ennemi a été brisée. Ses troupes combattaient mal. Les difficultés pour nous ont consisté en un terrain défavorable, ainsi qu'en la participation hypocritement mise en œuvre de toute la population, y compris les femmes : on tirait sur nous des anfractuosités du terrain, des villages et des forêts ; on tirait aussi sur les médecins qui soignaient les blessés et sur les blessés eux-mêmes. Des localités entières ont dû être détruites pour briser la résistance de l'ennemi, avant que nos vaillantes troupes aient passé la ceinture des forts et se soient emparées de la ville.

Il est exact qu'une partie des forts sont encore occupés. Mais ils ne tirent plus. Sa Majesté n'a pas voulu prodiguer le sang de ses soldats par un assaut des forts. On peut attendre l'arrivée de l'artillerie lourde pour les bombarder successivement et tranquillement, sans sacrifier un homme pour le cas où les garnisons des forts ne se rendraient pas auparavant... Nous nous trouvons actuellement dans cette situation. Les troupes belges qui défendaient les forteresses étaient plus nombreuses que les nôtres, en sorte que chacun peut apprécier l'importance de l'opération, qui est unique.

Si les populations devaient de nouveau être impatientes de rapports, je leur recommande de se souvenir de Liège. Le peuple entier est réuni unanimement sous le commandement de l'Empereur pour repousser nos ennemis. Donc, la direction de l'armée suppose qu'on n'attendra plus la publication de rapports qui indiqueraient trop vite à l'ennemi les intentions de l'armée allemande et compromettraient l'accomplissement d'un difficile devoir. »

Qu'est-ce que l'histoire retiendra de ce premier grand communiqué officiel ? L'assistance de Dieu ? Voltaire disait déjà : « Dieu a fait l'homme à son image, mais l'homme le lui a bien rendu. »

Il semble qu'elle retiendra surtout deux choses : une confirmation en date du 12, de la version française taxée de mensonge le 10, et une double équivoque.

La première équivoque roule sur la confusion entre les termes « ville » et « forteresse ». Les renseignements venant de France ont prétendu que « la ville n'est pas en notre pouvoir », affirme le communiqué. Or, la

dépêche de Paris, rappelée ci-dessus, dit au contraire : « Les troupes allemandes sont entrées à Liège, mais aucun fort n'a cédé... »

La seconde équivoque intéresse les forts eux-mêmes. On remarquera à ce propos la note Stephani qui met dans les mains des Allemands « quatorze forts avancés pourvus de toutes les défenses de la technique moderne ». En réalité, ces forts modernes avancés sont au nombre de douze, comme en témoigne le plan croquis n° 1. Les deux autres sont d'anciens ouvrages, à la lisière même de la ville et sans valeur défensive au sens de la fortification contemporaine.

Or, si les témoignages qui ont pu être recueillis depuis le mois d'août sont exacts, le premier fort de ceinture qui soit tombé serait le fortin de Chauffontaine que son commandant aurait fait sauter le 13 août. Le communiqué allemand étant de la veille, 12 août, on voit ce que signifierait la phrase : « Il est exact qu'une partie des forts sont encore occupés. » Cette *partie* serait la *totalité*, à l'exception des deux vieilles constructions.

Il faut reconnaître que l'entrée en matière du service de presse allemand a été malheureuse. Elle n'est cependant pas suffisante pour autoriser une généralisation. Elle bénéficie, en effet, d'une circonstance atténuante, au moins par hypothèse, car on ne saurait sans preuve absolue refuser à personne la présomption de bonne foi.

Il est vraisemblable qu'il a fallu manœuvrer pour couvrir l'empereur, sans doute lui-même, la première victime de la hâte de l'état-major à annoncer au peuple un important succès. L'empereur l'avait fait sien en envoyant son adjudant le raconter à la foule. Après cette manifestation publique, il devenait singulièrement délicat de commencer une guerre par un démenti à l'empereur, ou même par l'aveu d'un rapport

incomplet ou erroné de l'état-major au généralissime. Dans le premier cas, on risquait une atteinte à la loyauté de l'homme, dans le second à l'autorité du chef. Bref, de toute façon, la situation était trop délicate pour être débrouillée par les lois ordinaires de la morale.

Un autre motif doit engager à accorder à cette première épreuve du service des informations un caractère atténuant. Le début d'une guerre est toujours un des moments d'émotion particulièrement poignante. Les populations ne sont pas encore familiarisées avec l'idée du danger ; les moindres incidents risquent d'être déformés par elles, et de prendre à leurs yeux une importance démesurée. Il y a presque obligation à « bluffer », en plus ou en moins, suivant le cas. Un exemple classique, tiré de l'histoire du passé, est la dépêche grandiloquente envoyée à Paris, le 2 août 1870, après le déploiement de Sarrebruck. Les campagnes de 1914 et de 1915 créeront aussi des exemples qui deviendront classiques.

Les premiers engagements franco-allemands.

Au cours des engagements du mois d'août 1914 les communiqués fournirent des comparaisons instructives. Presque immédiatement les différences entre les belligérants sautèrent aux yeux.

On relève, tout d'abord, une plus grande prudence du côté français. Le bulletin ministériel du 21 août, par exemple, constate qu'à la fin de la troisième semaine de guerre le territoire français est libre d'ennemis, que les troupes françaises sont sur le sol allemand. Il ajoute : « Cet avantage, *dont il convient de ne pas s'exagérer outre mesure l'importance*, a néanmoins une valeur morale. » Le communiqué fait ainsi

la part de l'avenir et celle de la valeur de l'adversaire.

Des restrictions de ce genre n'auraient pas de raison d'être dans les bulletins allemands, puisque l'invincibilité du soldat de ce pays ne fait pas de doute. Il convient même d'accentuer cette certitude. Comme on l'a vu plus haut, le chef du quartier-général écrira à propos de Liège : « La marche en avant de l'ennemi a été brisée ; *ses troupes combattaient mal.* » Après la première bataille de Mulhouse, la dépêche allemande dira : Cette bataille est importante en ce sens que le 7^e corps d'armée français, qui a été battu, *passait pour le corps d'élite de l'armée française.* »

On le voit, aucune nuance, l'absolu. Au regard du soldat allemand, les meilleures troupes étrangères ont une réputation surfaite. D'ailleurs le 7^e corps n'existe plus ; la dépêche parle de lui à l'imparfait.

Ceci est logique, et cette logique se manifestera dans l'appréciation des résultats comme dans celle des troupes. Par exemple, à propos de la bataille en Lorraine, le communiqué ministériel français du 21 août expliquera qu'il y a des difficultés à vaincre : nous nous heurtons à une forte résistance ; cependant, l'après-midi, la progression a été plus rapide ; bref, cela ne va pas tout seul, on peut toujours craindre des retours de fortune. Les communiqués allemands sont écrits sur un autre ton. Appréciant le premier insuccès de Liège, ils diront : « Cette attaque est sans précédent ; l'histoire n'a encore jamais rien enregistré de pareil, » ou, à propos de Mulhouse : « Cette bataille est comparable à celle de Wœrth. »

La différence est ainsi très accentuée : les Français enregistrent des succès relatifs, les Allemands des succès toujours décisifs.

Ces deux manières paraissent bien la conséquence des états moraux préexistants dans les deux nations.

Mais elles-mêmes déploient un nouvel ordre de conséquences. Le système français, qui ne coupe pas les ponts, permet d'avouer la défaite, quitte à l'atténuer. Il y aura ainsi continuité des informations, ou, du moins, il n'y aura pas de trous trop visibles ; la chaîne conservera à peu près tous ses chaînons. Au contraire, le système allemand n'évitera pas toujours les interruptions. Il est très difficile de revenir sur une affirmation absolue.

Voyez, par exemple, le combat de Lagarde. Le communiqué français du 14 août expose que deux bataillons ont été chassés de la position, mais qu'ultérieurement celle-ci a été reprise. La dépêche allemande dit : « Une brigade française, près de Lagarde, a été rejetée par nos troupes dans la forêt de Paroy. Les Français ont perdu un drapeau, deux batteries et quatre mitrailleuses. Les Allemands ont fait 700 prisonniers. »

Qui faut-il croire ? Plus personne ne dit rien. Mais quatre jours après, on apprend que les Français ont dépassé Lagarde ; ils sont à 15 kilomètres au delà, à Azoudange. Il y a un trou dans la suite des informations allemandes. Elles ont dit le succès ; elles n'ont pas confessé le revers.

Prenons l'exemple des deux batailles de Mulhouse. Dès le lendemain de la première, les communiqués français reconnaissent le recul de leur ligne. Ils le limitent mais ne le nient pas.

A la fin de la deuxième, c'est au tour des Allemands de reculer. Silence absolu. Plusieurs jours après la bataille leurs dépêches n'en ont pas encore parlé. Il y a un trou. Que l'adversaire soit battu ultérieurement l'inconvénient sera léger ; personne ne s'apercevra de rien. Tel fut le cas en Haute-Alsace, où les Français évacuèrent Mulhouse et renoncèrent à l'offensive jusqu'au mois de décembre. Mais que l'adver-

saire soit victorieux, il deviendra impossible de masquer le vide. C'est ce qui semble s'être produit dans la Prusse orientale, où les dépêches allemandes, après avoir affirmé une victoire à Stallupönen, durent constater une nouvelle attaque russe vers Gumbinnen, plus à l'intérieur du pays, et ainsi de suite. Il y a lieu, toutefois, de réserver ici l'éventualité d'une manœuvre qui pourrait comporter des victoires mais suivies de menaces nouvelles d'un ennemi supérieur contraignant à rompre le contact.

Les défaites des alliés en août 1914.

De nouveaux événements, d'un caractère plus décisif, ne devaient pas tarder à apporter des enseignements plus précis. Les alliés subirent les défaites de Lorraine, des bords de la Meuse et de Charleroi. Comment, de part et d'autre, le service officiel de presse allait-il expliquer ces faits au public ?

LES TÉLÉGRAMMES FRANÇAIS

Les Français ont pris l'offensive en Lorraine. Le 19 août, annonce le télégramme du 20, elle a progressé rapidement au delà de la Seille et a atteint Morhange. Mais le lendemain les circonstances se présentent moins favorablement, ce que constate la dépêche officielle du 21, confirmée avec plus de détails par celle du 22 :

En Lorraine, nos troupes se replient. On sait qu'après avoir reconquis la frontière, nos troupes s'étaient avancées en Lorraine sur le front du Donon jusqu'à Château-Salins. Elles avaient refoulé dans la vallée de la Seille et la région des Etangs les troupes allemandes, et nos avant-gardes avaient atteint Delme, Dieuze et Morhange. Dans la journée d'hier,

plusieurs corps d'armée allemands ont engagé, sur tout le front, une vigoureuse contre-attaque. Nos avant-gardes s'étant repliées sur le gros, le combat a commencé extrêmement vif de part et d'autre. En raison de la supériorité numérique de l'ennemi, nos troupes, qui se battaient depuis six jours sans interruption, ont été ramenées en arrière. Notre gauche couvre les ouvrages avancés de Nancy. Notre droite est solidement installée dans le massif du Donon. L'importance des forces ennemies engagées ne nous eût permis de nous maintenir en Lorraine qu'au prix d'une imprudence inutile.

Le 23, la dépêche officielle ajoutera que les pertes ont été sérieuses.

Les jours suivants, la bataille continue, et les communiqués en relatent les péripéties. Celui du 24 décrit une nouvelle marche en avant des Français sur tout le front :

En Haute-Alsace, sur les Vosges et la Meurthe, l'ensemble des troupes est placé sous le commandement du général Pau. Ces forces tiennent le front précédemment indiqué, qui n'a pas subi de modifications.

Une armée partant de la Woëvre septentrionale et se portant sur Neufchâteau (Belgique) attaque les forces allemandes qui ont défilé dans le Grand-Duché de Luxembourg et sur la rive droite de la Semoy, se portant vers l'ouest. Une autre armée, partie de la région de Sedan, traversant l'Ardenne, attaque les corps allemands en marche entre la Lesse et la Meuse. Une troisième armée, de la région de Chimay, s'est portée à l'attaque de la droite allemande entre Sambre et Meuse. Elle est appuyée par l'armée anglaise de la région de Mons. Le mouvement des Allemands, qui avaient cherché à déborder notre aile gauche, a été suivi pas à pas, et leur droite se trouve donc attaquée maintenant par notre armée d'aile gauche en liaison avec l'armée anglaise. De ce côté, la bataille se poursuit vivement depuis plus d'une journée. Sur tout le reste du front, elle est aussi engagée avec le plus grand acharnement et déjà les pertes sont sérieuses de part et d'autre. A notre extrême gauche, un groupement a été constitué dans le Nord pour parer à tout événement de ce côté.

Le succès ne dure pas. Le 24, « les Allemands semblent reprendre l'offensive » et le 25 le télégramme reconnaîtra qu'ils y sont parvenus :

A l'ouest de la Meuse, l'armée anglaise, qui se trouvait à notre gauche, a été attaquée par les Allemands. Admirable sous le feu, elle a résisté à l'ennemi avec son impassibilité ordinaire. L'armée française qui opérait dans cette région s'est portée à l'attaque. Deux corps d'armée, dont les troupes d'Afrique qui se trouvaient en première ligne, entraînés par leur élan, ont été reçus par un feu très meurtrier ; ils n'ont pas cédé, mais, contre-attaqués par la Garde prussienne, ils ont dû ensuite se replier. Ils ne l'ont fait qu'après avoir infligé à leur adversaire des pertes énormes. Le corps d'élite de la Garde a été très éprouvé.

A l'ouest de la Meuse, nos troupes se sont portées en avant à travers un pays des plus difficiles. Vigoureusement attaquées au débouché des bois, elles ont dû se replier après un combat très vif au sud de la Semoy. Sur l'ordre du général Joffre, nos troupes et les troupes anglaises ont pris position sur les emplacements de couverture, qu'elles n'eussent pas quittés si l'admirable effort des Belges ne nous avait pas permis d'entrer en Belgique. Elles sont intactes : notre cavalerie n'a aucunement souffert, notre artillerie a affirmé sa supériorité ; nos officiers et nos soldats demeurent dans le meilleur état physique et moral. Du fait des ordres donnés, la lutte va changer d'aspect pendant plusieurs jours ; l'armée française restera pour un temps sur la défensive ; au moment venu, choisi par le commandant en chef, elle reprendra une vigoureuse offensive. Nos pertes sont importantes : il serait prématuré de les chiffrer ; il ne le serait pas moins de chiffrer celles de l'armée allemande, qui a souffert au point de devoir s'arrêter dans ses mouvements de contre-attaque pour s'établir sur de nouvelles positions. (Voir le croquis sommaire de la page 34.)

On ne reprochera pas à ces communiqués de contredire la réalité. Ils en disent même plus qu'il ne serait nécessaire. Non seulement ils décrivent les mouvements, ils exposent encore des intentions d'avenir ! C'est une œuvre de journalisme militaire où le journaliste l'emporte sur le militaire.

A cet égard, les procédés vont changer avec le ministère. Les grands événements ne seront pas masqués plus que par le passé, mais la rédaction gagnera en sobriété. Le tableau présenté par les télégrammes officiels pendant les derniers jours d'août et les premiers de septembre est, en résumé, le suivant :

27 août : En Lorraine, entre Nancy et les Vosges, l'offensive a été reprise une troisième fois et, d'une façon générale, progresse. Des combats acharnés paraissent, dans l'ensemble, tourner à l'avantage des Français.

Dans la Woëvre, les forces opposées semblent se recueillir.

Dans le Nord, les lignes franco-anglaises ont été légèrement ramenées en arrière et leur résistance continue.

28 août : Reprise de l'offensive dans les Vosges ; elle est ininterrompue entre les Vosges et Nancy.

Longwy a capitulé.

Sur la Meuse, plusieurs attaques allemandes repoussées.

Dans le Nord, l'armée anglaise en présence de forces très supérieures en nombre, a dû se reporter un peu en arrière.

30 août : « En Lorraine, la progression de nos forces s'est accentuée. Nous sommes maîtres de la ligne de la Mortagne et notre droite avance.

» Rien à signaler sur le front de la Meuse.

» Une violente action a eu lieu hier dans la région de Lannoy, Signy-l'Abbaye, Novion-Porcien, sans résultat décisif. L'attaque reprendra demain.

» A notre aile gauche, une véritable bataille a été menée par quatre de nos corps d'armée. La droite de ces quatre corps, prenant l'offensive, a repoussé sur Guise et à l'est une attaque conduite par le X^e corps allemand et la Garde, qui ont subi des pertes considérables.

» La gauche a été moins heureuse ; des forces allemandes progressent dans la direction de La Fère. »

31 août : Un premier télégramme récapitule les événements des derniers jours et conclut comme suit :

... « A notre droite, après des échecs partiels, nous avons pris l'offensive, et l'ennemi recule devant nous.

» Au centre, nous avons eu des alternatives d'échecs et de succès, mais la bataille générale est de nouveau engagée.

» A gauche, par une série de circonstances qui ont tourné en faveur des Allemands, et malgré des contre-offensives heureuses, les forces anglo-françaises ont dû céder du terrain.

» Nulle part encore nos armées, malgré quelques échecs incontestables, n'ont été réellement entamées.

» L'état moral de la troupe reste excellent, malgré les pertes considérables subies, mais les envois des dépôts ont pu boucher les vides. »

Ce même jour, un second télégramme informe que la situation générale ne s'est modifiée que sur les ailes. La droite allemande a gagné quelque terrain tandis qu'en Lorraine les Français ont remporté de nouveaux avantages.

Une heure et demie plus tard (8 h. 30 s.), troisième télégramme : « Les progrès de l'aile marchante allemande nous obligent à céder du terrain. »

Enfin, les 1^{er} et 2 septembre, des dépêches précisent :

1^o A notre aile gauche, par suite de la continuation du mouvement enveloppant des Allemands et dans le but de ne pas accepter une action décisive qui aurait pu être engagée dans de mauvaises conditions, nos troupes se sont repliées en partie vers le sud, et en partie vers le sud-ouest. L'action engagée dans la région de Reithel a permis à nos forces d'arrêter momentanément l'ennemi.

2^o Au centre et à notre droite (Woëvre, Lorraine et Vosges), situation sans changement.

Véritablement, à moins de ne donner les ordres de mouvements eux-mêmes, il est difficile à des informations militaires du temps de guerre de renseigner plus ouvertement le public sur une opération de retraite. Et quand, le 4 septembre, le télégramme officiel ajoutera : « Les mouvements des armées opposées se sont poursuivis sans qu'il y ait eu encore contact » ; quand

ce même jour on apprendra que « l'ennemi paraît négliger Paris pour poursuivre sa tentative de mouvement débordant », qu'il longe l'Argonne, mais que sa manœuvre « n'a pas plus atteint son but que les jours précédents » ; quand, le lendemain et le surlendemain, le télégraphe confirmera la marche de la droite allemande vers le sud-est, en laissant de côté le camp retranché de Paris, et que la manœuvre débordante semble définitivement conjurée sur le centre et à droite; enfin quand, le 6, il annoncera la prise de contact sur l'Ourcq des troupes de la défense avancée de Paris avec cette aile débordante, contact qui le lendemain gagne vers le Grand-Morin « dans de bonnes conditions », les moins perspicaces sauront qu'après une tentative d'attaque au nord de la Meuse et entre la Meuse et la Sambre, les trois quarts de l'armée française et ses alliés ont prononcé un complet et prompt recul de deux cents kilomètres, qui, du 28 août au 3 septembre, les a conduits de l'extrême-frontière dans la Brie et la Champagne pouilleuse, au sud-est de Paris. Mais ils sauront aussi que cette retraite n'est pas sans esprit de retour, puisqu'elle aboutit à une reprise de contact cherchée par l'armée elle-même et dont le début s'effectue « dans de bonnes conditions ».

Le tableau d'ensemble est complet. Ce qui fait défaut, c'est le détail. On n'apprendra que plus tard une des causes principales du premier insuccès en Lorraine, la défaillance du 15^e corps d'armée. Le service des communiqués n'y fera allusion que lorsqu'elle aura été corrigée par la troupe elle-même. Faisant une exception au principe de l'anonymat admis dans la rédaction des dépêches, il annoncera, le 26 août, que ce corps d'armée, « qui, depuis la dernière affaire, fortement éprouvé, avait été replié en arrière et s'était reconstitué, a joué un rôle honorable à la reprise d'offensive. Il a exécuté une contre-attaque très brillante

dans la vallée de la Vézouse. L'attitude des troupes a été très belle et montre qu'il ne reste aucun souvenir de la surprise du 20 août. »

De même, les communiqués se sont gardés d'insister sur la rapidité du recul après Charleroi et ils ont glissé sur les risques courus par l'armée anglaise. Le maréchal French les décrira lui-même, le 30 août, une fois la retraite terminée. Il dira la phase critique de la bataille, la journée du 26 août :

Dans la nuit du 25, l'armée anglaise occupait la ligne Cambrai-Landrecies-le Cateau.

L'intention était de reprendre la retraite à l'aube du 26, mais l'attaque allemande, à laquelle ne prenaient pas part moins de cinq corps d'armée, a été si serrée et si violente qu'il ne fut pas possible de réaliser cette intention jusqu'à l'après-midi.

Le 26 août, la bataille a été du caractère le plus grave et le plus désespéré. Nos troupes ont offert une résistance acharnée et superbe, et à la longue elles se retirèrent en bon ordre, quoique avec des pertes sérieuses et sous un feu d'artillerie terrible.

L'ennemi n'a pris aucun canon, excepté ceux dont les chevaux avaient été tués ou qui avaient été mis hors d'emploi par des obus.

On se rend compte du système général qui s'allègera encore, sous le nouveau cabinet, des dissertations d'école et de certaines formes rhétoriques. Mais la population continuera à connaître les grandes lignes des tableaux, ce qu'elle a le droit de savoir puisqu'elle est participante à la guerre par les souffrances matérielles et surtout morales qu'elle endure. Elle connaîtra, dans tous les cas, les résultats, c'est-à-dire le renseignement capital, et les alternatives ou restrictions ne porteront que sur les détails dont la connaissance immédiate pourrait, sans utilité, agir trop vivement sur l'émotion populaire, risquant soit de décourager sans motif, soit d'encourager des espérances jusqu'à l'illusion.

LES TÉLÉGRAMMES ALLEMANDS

Changeons de camp, et interrogeons sur ses procédés le vainqueur des premières rencontres.

La première note à laquelle elles donnent lieu est du 21 août. Elle annonce une grande bataille engagée entre Metz et les Vosges. Les Français ont été repoussés sur toute la ligne avec de grosses pertes, dont plusieurs milliers de prisonniers et de nombreux canons. A cette dépêche succèdent les deux suivantes.

21 août :

Conduites par le prince-héritier de Bavière, des troupes appartenant à tous les rameaux germaniques ont remporté hier une victoire entre Metz et les Vosges.

L'ennemi qui avait avancé en Lorraine avec des forces considérables a été battu sur toute la ligne et a subi des pertes importantes.

Plusieurs milliers de prisonniers et de nombreux canons sont tombés entre nos mains.

Le succès total ne peut encore être apprécié, le front dépassant en étendue celui des luttes de toutes nos armées en 1870-1871.

Animées d'un élan irrésistible, nos troupes poursuivent l'ennemi et continuent à le combattre aujourd'hui.

22 août :

(Wolff.) Selon un communiqué de l'état-major général, les troupes françaises battues hier entre Metz et les Vosges furent poursuivies et leur retraite dégénéra en fuite. Jusqu'ici plus de dix mille prisonniers auraient été faits et au moins cinquante canons pris. Les forces ennemies battues comportaient plus de huit corps d'armée.

Dès la connaissance de ces dépêches, le public de sang-froid eut l'impression de leur exagération. On a su depuis que les prétendus huit corps d'armée étaient les armées des généraux de Castelnau et Ruffey, inférieures en nombre à celle du kronprinz de Bavière, appuyé à sa gauche par une notable fraction de celle

du général de Heeringen, et à sa droite par des détachements de la place de Metz. On remarque, en outre, le procédé déjà mis en œuvre à propos de la bataille de Mulhouse de rappeler 1870. D'emblée et dès les premières rencontres, le succès d'une seule des armées allemandes de 1914 s'étend sur un front qui dépasse celui de toutes les armées de 1870. C'est la coloration trop intense que prévoyait la théorie. L'impression se précisa lorsque le communiqué français du 24 annonça une reprise de l'offensive française à laquelle participaient les troupes mêmes qui avaient dû reculer, cela dans le secteur du recul et à peine 48 heures après ce dernier. La reprise d'offensive ayant persisté les jours suivants, il apparut clairement que la retraite n'avait pu être le désordre dont les nouvelles allemandes cherchaient à propager l'image. Il y avait eu pour le vainqueur avantage tactique, non une bataille qui rappelât les grands succès de 1870.

Cependant, les combats ont gagné l'ouest de Metz. Le quartier-général de l'armée décrit les événements dans sa dépêche officielle du 27 août :

L'armée allemande de l'ouest a pénétré victorieusement, neuf jours après sa concentration, sur le territoire français de Cambrai jusqu'aux Vosges méridionales. L'ennemi a été battu sur toute la ligne et se trouve en pleine retraite.

Vu l'étendue énorme du champ de bataille, dans une région boisée et en partie montagneuse, il n'est pas possible de donner des chiffres exacts sur les pertes en tués, blessés et drapeaux.

L'armée du général von Kluck a culbuté l'armée anglaise près de Maubeuge ; elle a repris l'attaque le 27 août au sud-ouest de Maubeuge par un mouvement tournant. Les armées des généraux von Bulow et von Hausen ont battu complètement environ huit corps d'armée français et belges entre la Sambre, Namur et la Meuse. Ces combats ont duré plusieurs jours. Nos armées poursuivent l'ennemi à l'ouest de Maubeuge et Namur est tombé en notre possession après deux jours de bombardement. L'attaque se dirige maintenant sur Maubeuge.

L'armée du duc Albrecht de Wurtemberg poursuit l'ennemi au delà de la Semoy ; elle a franchi la Meuse.

L'armée du prince impérial allemand s'est emparée des positions retranchées en avant de Longwy et a repoussé une vigoureuse attaque de l'ennemi. Longwy est pris.

L'armée du prince héritier de Bavière, pendant qu'elle poursuivait l'ennemi en Lorraine, a été attaquée par des troupes fraîches venant de la position de Nancy et du sud. Les Français ont été repoussés.

L'armée du général von Heeringen continue la poursuite de l'ennemi dans les Vosges, dans la direction du sud.

L'Alsace est entièrement évacuée par l'ennemi.

Une dépêche Wolff, de Berlin, accentue ces précisions :

Le quartier-général du grand-état-major communique : L'armée anglaise, à laquelle s'étaient jointes trois divisions territoriales françaises, a été complètement battue au nord de Saint-Quentin. Elle se retire en pleine retraite par Saint-Quentin. Plusieurs milliers de prisonniers, sept batteries de campagne et une batterie d'artillerie lourde sont tombés entre nos mains.

Au sud de Mézières, nos troupes en combattant continuellement, ont franchi la Meuse sur un large front. Notre aile gauche, après neuf jours de combat de montagne, a repoussé les troupes de montagne françaises jusqu'à l'est d'Epinal. La cavalerie avance victorieusement.

Puis, couronnant le tout, le service de presse fait intervenir un correspondant de journal.

Berlin, 29 août. (Dépêche Wolff.) — Le correspondant de guerre de la *Berliner Zeitung am Mittag* mande du grand quartier général au sujet de la victoire sur les troupes anglaises :

La nouvelle défaite des Anglais, près de Saint-Quentin, a été causée par le fait que nos masses de cavalerie ont été poussées en avant des troupes anglaises fuyant vers Saint-Quentin et, en les retenant, a permis à nos corps d'armée d'intervenir une seconde fois de façon décisive. La défaite des Anglais est complète. Ils sont désormais complètement coupés de leurs communications en arrière et ne peuvent plus s'échapper que sur un des ports où ils ont débarqué : Dunkerque, Calais, le Havre ou Cherbourg.

On remarque la gradation. Le communiqué officiel d'abord : ennemi battu sur toute la ligne, Anglais culbutés, Français de Lorraine battus de nouveau.

Puis le communiqué officieux : accentuation de la défaite des Anglais et deux faits nouveaux : franchissement de la Meuse au sud de Mézières sur un large front ; retraite de l'ennemi dans les Vosges jusqu'à l'est d'Épinal, en ajoutant qu'il s'agit ici de combats de montagne dans lesquels les troupes françaises battues par le soldat allemand étaient pourtant des troupes de montagne.

Pour terminer, le correspondant de guerre : Anglais défaits d'une façon définitive, coupés de leurs communications, contraints à s'échapper par la mer.

On passe ainsi d'une vérité officielle un peu accentuée à une vérité semi-officielle exagérée qui aboutit à une vérité officieuse fantaisiste. L'effet doit être assuré sur une population dont la confiance en l'armée est grande et qui, comme cela est naturel, ne demande qu'à croire, désire croire ; d'autant plus assuré que même la communication du reporter privé porte l'estampille du quartier-général et que l'on sait assez que la censure ne laisse rien sortir de ce milieu-là qui ne soit autorisé. Néanmoins, le quartier-général n'étant pas le signataire de l'information, il sera toujours fondé à déclarer, au cas où quelque lecteur s'étonnerait de revoir l'armée anglaise en bon état peu de jours plus tard, qu'il ne l'a jamais prétendue détruite et jetée à la mer, preuve en soit le télégramme officiel.

* * *

Les jours suivants, le service officiel de presse va continuer son récit, toujours avec l'assistance des correspondants au quartier-général. A la vérité, il ne dira rien de l'échec subi par la Garde et le X^e corps d'armée à Guise, le 29 août, mais il n'en sera que plus affirmatif sur le chapitre des avantages.

Le 30 août, à Saint-Quentin, le général de Bulow,

dit la dépêche officielle, bat une armée française supérieure en nombre, après avoir capturé un bataillon anglais envoyé en avant-garde. Aussitôt après, une dépêche Wolff publie ce que mandent les correspondants de guerre du quartier-général au sujet de l'importance de cette victoire. « Les Allemands avaient devant eux, à Saint-Quentin, quatre corps d'armée français et trois divisions de réserves. Ces forces ont été complètement battues et sont maintenant poursuivies avec énergie. La bataille a été chaude et a duré deux jours. L'avance concentrique de l'armée allemande de l'ouest se continue sans interruption. Chaque jour elle obtient de nouveaux succès, qui toutefois ne sont pas annoncés avant qu'ils soient reconnus décisifs pour la suite des opérations sur cette partie du théâtre de la guerre. »

Et l'agence ajoute un résumé du *Lokal Anzeiger* relatif à l'empereur et destiné à accentuer l'impression que l'annonce des événements produira sur les foules :

Pour toute personne non prévenue, la présence de l'empereur sur ce point démontre bien clairement quel développement ont pris les événements. Le chef suprême de l'armée allemande est en territoire français, ce fait est bien significatif. Il démontre que nous pouvons être sûrs que même si nous éprouvons des revers nous n'abandonnerons pas ce que nous avons obtenu jusqu'à ce jour.

Jamais l'empereur ne serait allé en France si les organes responsables envisageaient la possibilité de voir l'armée allemande rejetée au delà de la frontière. La présence de l'empereur au milieu de ses troupes en pays ennemi ne manquera pas de produire une profonde impression en Allemagne aussi bien qu'à l'étranger.

Au surplus, la progression est foudroyante, et partout l'adversaire se débande si l'on en juge par tous les trophées qu'il abandonne au vainqueur. Le 31 août, « le groupe central de l'armée française, comprenant environ dix corps d'armée, a été refoulé entre Reims

et Verdun. » Dans quelles conditions ? Un télégramme officiel du 3 septembre va nous l'apprendre :

Reims a été occupé sans combat, et nous ne connaissons que lentement la valeur du butin des armées. Les troupes, dans leur marche en avant si rapide, ne peuvent s'en préoccuper beaucoup ; des canons et attelages se trouvent encore abandonnés dans les champs et sont rassemblés peu à peu par les troupes d'étapes.

Seule, l'armée du général de Bulow a donné quelques indications précises à ce sujet :

Jusqu'au 31 août, elle avait pris 6 drapeaux, 232 pièces d'artillerie lourde, 166 pièces de campagne, 79 mitrailleuses et 166 fourgons. Elle avait fait 12 934 prisonniers.

Si une seule des cinq armées a ramassé un aussi abondant butin, que doit être le total ? Comme toujours, d'ailleurs, il appartient au service de presse auxiliaire d'accentuer la note. Le 1^{er}, le 2 septembre, sont les glorieux anniversaires de Sedan. Comment n'en tirerait-on pas parti ? Une de ces agences interlopes qui si souvent sont intervenues au cours de la guerre pour « renseigner les neutres », en même temps que la population civile allemande, lance la dépêche suivante :

Berlin, 3 septembre.

Toute la presse allemande célèbre la « victoire de Reims » comme un grand succès, car elle a été remportée contre 350 000 Français, représentant le tiers de toute l'armée française de campagne.

L'armée allemande comprenait les corps du prince impérial, du duc de Wurtemberg et du général Hausen. Cette victoire ouvre la route de Paris. La seconde ligne de défense française étant attaquée, la marche en avant ne pourra plus être arrêtée.

Tous les journaux disent que le 1^{er} septembre 1914 restera dans le souvenir du peuple allemand comme le 1^{er} septembre 1870.

A lire ces lignes, il semblerait qu'après les batailles qui ont amené les armées allemandes au sud de la Meuse, une nouvelle bataille, plus importante, aurait été livrée le 1^{er} septembre ; elle aurait procuré aux vain-

queurs la destruction du tiers de l'armée française et la prise de la forteresse de Reims. Le couplet final sur 1870, qui est tout-à-fait dans la note du quartier-général, était de nature à accentuer la conviction du lecteur ; dorénavant, l'Empire aurait deux Sedan à fêter à la même date.

On se retrouve ici en présence d'une manœuvre analogue à celle de Liège. La rédaction de cette dépêche a été calculée pour créer une équivoque. Elle se réfère, tacitement, à des événements antérieurs — qu'elle exagère d'une façon puérile — et les décore d'un nom nouveau. Là est la tromperie. Jetez maintenant ce renseignement dans la circulation, en Allemagne, où l'opinion publique a été formée à n'entendre que des récits de victoires. Quel triomphe ! quelle persuasion croissante que la France est d'ores et déjà à bout de souffle ! Mais l'état-major, lui, peut s'en laver les mains. Le communiqué officiel a dit que Reims avait été occupée sans combat !

L'état-major ne se lasse pas d'ailleurs de faire connaître ses succès. C'est de bonne guerre puisque les succès sont réels. Ce même jour, 3 septembre, il lance la dépêche suivante. Ce sera la dernière avant la bataille de la Marne :

Au cours de la prise de la forteresse de Givet, située sur des rochers, comme lors de la prise de Namur, les batteries lourdes automobiles fournies par l'Autriche-Hongrie se sont montrées excellentes à cause de leur mobilité, de la précision du tir et de leur efficacité. Elles nous ont rendu les plus grands services. Les forts de Hirson, d'Ayvelles, de Condé, de la Fère et de Laon ont été enlevés sans combat. Ainsi tous les forts de la région nord, sauf Maubeuge, sont entre nos mains. L'attaque de Reims a commencé.

La cavalerie de l'armée du général von Kluck pousse ses reconnaissances jusque devant Paris. L'armée de l'ouest a franchi la ligne de l'Aisne et s'avance vers la Marne, déjà atteinte par quelques avant-gardes.

Devant les armées des généraux von Kluck, von Hausen,

von Bulow et du duc de Wurtemberg, l'ennemi bat en retraite sur et derrière la Marne.

Devant l'armée du prince héritier d'Allemagne, il a offert de la résistance, mais a été rejeté vers le sud.

Après la lecture de ces textes, on peut se rendre compte de l'état d'esprit qui doit régner dans l'Empire. Ils témoignent d'une telle assurance, ils sont remplis de tant de détails ingénieux de nature à faire impression, que la victoire finale ne peut faire de doute pour personne. Mieux que cela, elle est acquise. Relisez, par exemple, la brève description de la poursuite dans la première dépêche du 3 septembre : « Nous ne connaissons que lentement la valeur du butin des armées. Les troupes, dans leur marche en avant si rapide, ne peuvent s'en préoccuper beaucoup... » Il y en a trop de ce butin ; les troupes sont blasées ; les canons et les attelages traînent dans les champs. Le général de Bulow n'a-t-il pas, à lui seul, enlevé 643 voitures de guerre et mitrailleuses ? Et le compte n'est pas complet, il date du 31 août. Les troupes des étapes le compléteront peu à peu.

C'est sur cette impression que s'engage la bataille de la Marne. Elle va fournir un nouveau point de comparaison. Aux informations des Allemands victorieux et des Alliés vaincus, elle opposera la situation inverse.